

« Ma rencontre avec la Pédagogie Institutionnelle » et autres textes

Raoul Dirêvie

Extraits de Raoul Dirêvie, *L'École, ma maîtresse*, paru récemment et disponible en version papier ou numérique. Vous en trouverez une brève présentation en cliquant ici :

<http://www.bookelis.com/essais/1437-lecole-ma-matresse.html>

[L'intégration d'un groupe d'enseignants se formant à la Pédagogie Institutionnelle] est pour moi une révélation, le moment que je considère comme le vrai démarrage de ma formation professionnelle, tant les échanges qui s'y déroulent sont suivis d'effets réels dans ma pratique de classe. De plus, j'y rencontre des collègues passionnants, tous partisans de la mutualisation des savoir-faire professionnels.

Année après année, notre école [à deux classes] se transforme d'un point de vue pédagogique. [Avec ma collègue], nous nous approprions des outils et des manières de travailler qui nous correspondent de plus en plus. Nous nous efforçons de donner de la cohérence à l'école en lui insufflant un projet pédagogique, commun aux deux classes. Surtout – c'est là notre fierté – nous réussissons à instaurer un climat de solidarité, un esprit de coopération entre tous les élèves de l'école : les plus grands aident les plus petits à devenir autonomes, à prendre des responsabilités, et, ce faisant, ils « grandissent » eux-mêmes. Pour beaucoup d'enfants, l'école est presque une deuxième famille.

A mes yeux, cette pédagogie prend en compte les différences entre les enfants pour mieux les respecter et tire avantage de cette hétérogénéité pour responsabiliser les élèves et développer entre eux des rapports de solidarité. Dès lors que je la pratique en classe, je constate combien la motivation des élèves est décuplée : à travers leurs initiatives et leur engagement, ils entretiennent leur envie d'apprendre. Enfin, je commence à reproduire, à ma manière, ce qui m'a tant fasciné, gamin, chez mes instituteurs.

C'est pour moi l'époque de l'envie retrouvée. L'envie de travailler *avec* les enfants et pas seulement *devant* eux. L'envie de les faire travailler *ensemble* plutôt que les uns à côté des autres. L'envie de leur donner l'envie de *grandir* pour eux-mêmes. L'envie de leur apprendre à s'accepter tels qu'ils sont. L'envie de leur apprendre à respecter les différences de chacun. [...]

Le matin de la deuxième rentrée des classes dans cette grande école, j'accueille les élèves en écrivant au tableau une phrase qui témoigne de mon engagement professionnel pour des valeurs auxquelles je crois personnellement. J'ai choisi de prendre parti... Cette phrase, la voici : « Ici, on apprend ensemble. » Comme le disent très bien les enfants de six ou sept ans, on peut grandir en âge, en taille, mais aussi en comportement, en lecture ou en calcul. Quant au mot « ensemble », le moins que l'on puisse dire est qu'il n'est pas trop à la mode dans la « vraie vie » où l'on promeut le chacun pour soi, où il faut être le meilleur quitte à écraser les autres. « Eh bien, expliqué-je aux enfants, tant pis si nous ne sommes pas dans le vent, mais ici, dans cette classe, nous nous autorisons à rendre service aux autres pour les aider à grandir, nous nous autorisons à compter sur

les autres pour qu'ils nous aident à grandir. » Et je sais, d'expérience, que cette philosophie porte ses fruits : on grandit mieux ensemble que seul dans son coin...

La pression hiérarchique

Illustration parfaite de l'effet domino, notre hiérarchie directe nous somme de tenir aux parents d'élèves un discours sécurisant. Interdiction formelle de soutenir des propos alarmistes, de remettre en question les directives officielles, sous peine de se voir accusé d'être politiquement engagé. Et si l'on commet l'audace de déroger à cette injonction, on est immédiatement taxé de fonctionnaire déloyal envers l'Institution. Vilain petit canard !...

Eux affirment avoir une pensée conforme au discours officiel. Tout est beau, tout est bien dans la mesure où cela vient d'en haut. Et lorsque la donne change au sommet de l'Etat, nos supérieurs savent se conduire en girouettes. « Un inspecteur doit savoir manger sa casquette ». J'ai appris cette expression de la bouche du mien. Pourtant, ç'aurait sûrement de l'allure, un mouvement de grève de la part de tous ces inspecteurs ! [...]

A trop fixer des quotas horaires aux enseignants, à ne plus nous faire confiance, on nous infantilise et on nous démotive. A nous demander toujours d'en faire plus bénévolement, on ne nous laisse plus suffisamment de temps pour la réflexion, pour la recherche d'information, pour la curiosité pédagogique, pour l'échange entre nous sur l'analyse de nos pratiques de classe. Attention à ne pas trop vouloir contrôler les gens pour remplir des cases rigides et normatives. Comme nos élèves, nous autres, enseignants, avons besoin de sentir confiance, bienveillance et liberté pour mieux « grandir » en toute sécurité. A l'opposé, pressions, méfiance et contrôle nous épuisent, nous découragent et agissent comme un frein.

L'Education Nationale devrait attendre de nous que nous nous investissions avec notre cœur dans ce métier aux enjeux fondamentaux. Et ce que nous attendons d'elle, c'est une reconnaissance des valeurs que nous défendons, de notre travail et un encouragement pour nous aider à nous investir toujours plus, sinon autant, au fil de notre carrière.

La société et son Ecole

Un coup de bulldozer par-ci, un peu de marteau-piqueur par-là. D'une annonce à l'autre, l'édifice se retrouve ébranlé, les gravats s'amoncellent. Le discours ne tarde pas à entrer dans les mentalités : rien ne va à l'Ecole qui n'est qu'un vaste chantier de ruines et la faute en incombe directement aux maîtres d'œuvre, les enseignants ! Progressivement, nous perdons la confiance des parents d'élèves. [...] Pire encore : la confiance se transforme en méfiance. [...]

L'heure du shopping scolaire a sonné. L'éducation est devenue une marchandise. Les écoles sont pareilles à des marques de yaourts dans les rayons des hypermarchés. On choisit l'école de ses enfants parce qu'elle possède un grand nombre d'ordinateurs, parce que deux heures d'anglais y sont enseignées chaque semaine, parce que le cadeau confectionné pour la fête des mères a la réputation d'être chouette, parce que les enfants y présentent un spectacle de qualité, parce que les sorties organisées en fin d'année ont lieu loin de l'école, si possible à Disneyland. On en change comme on change de crèmerie parce qu'elle n'est pas assez ceci ou trop cela, parce que ce sera forcément mieux ailleurs. [...]

La mission de l'enseignant est dévalorisée. La rupture avec son idéal est si violente qu'elle génère une désillusion quant à la possibilité de sa tâche. L'estime que l'enseignant éprouve à son égard et pour son métier se détériore. Si, comme autrefois, notre métier était mieux considéré par la société et notre statut plus gratifiant, notre enthousiasme pourrait résister au lieu de s'étioler comme cela est le cas aujourd'hui.

La pression que la société exerce sur nous et que nous percevons comme une exigence de rentabilité n'est pas compatible avec l'art d'enseigner. Quant à celle mise par la hiérarchie, elle renforce notre sentiment d'impuissance et nous éloigne du cœur de notre tâche : enseigner.

Les nouveaux rythmes

Que font-ils encore à mon Ecole, avec leurs fameux rythmes scolaires ? Ils voudraient lui asséner le coup de grâce qu'ils ne s'y prendraient pas autrement ! A la tête de cette réforme, le Ministre, Vincent Peillon, ne fait que poursuivre le travail commencé par les gouvernements précédents. Une mesure voulue par la Droite et appliquée par la Gauche ! Il n'y a rien de surprenant donc à ce que deux de ses prédécesseurs, en l'occurrence Xavier Darcos et Luc Ferry, y apportent leur soutien. [...]

Le résultat est donc le suivant : en raccourcissant la journée de classe sans pour autant libérer les enfants à 15 h 30, on se retrouve bien souvent à boucher les trous de l'emploi du temps avec, au pire, de la garderie ou de la récréation et, au mieux, des activités à l'intérêt pédagogique discutable. Car si accueillir les enfants constitue déjà un casse-tête quasi insoluble, les « occuper » en est un autre ! [...]

Et pourquoi ne pas restaurer le samedi matin au lieu du mercredi ? Je sais que cette mesure ne ferait pas l'unanimité auprès d'une grande partie des enseignants, que cela ne ferait pas l'affaire des parents séparés qui se partagent la garde des enfants, et enfin que les professionnels du tourisme y seraient opposés. Mais si nous sommes logiques, c'est d'abord au rythme de l'enfant que l'on doit penser, non ? Sans compter que, pour ma part, je n'ai plus honte de dire que j'ai besoin de mon mercredi pour récupérer un peu, pour préparer la fin de la semaine, pour me mettre à jour dans mes corrections. Je ne suis pas sûr d'être capable physiquement et intellectuellement d'enchaîner du lundi au vendredi, sans cette « pause » nécessaire. Et si je ne suis pas au sommet de ma forme, mes élèves ne risquent-ils pas d'en pâtir aussi ?

L'exigence du métier

Mon évident insuccès pour mener vers la réussite *tous* mes élèves m'éclate à la figure. Et ce, malgré toute l'énergie que je déploie pour ce métier au détriment de ma famille. En tout début de carrière, sans solide formation, quand on est jeune, on accepte cette débauche d'énergie, on est prêt à sacrifier un peu de sa vie personnelle. Mais quand, à bientôt douze ans d'ancienneté et d'expérience, ce métier exige toujours autant, cela devient pesant. Je réalise amèrement que ma tâche n'est jamais terminée, qu'elle reste toujours perfectible. Certains matins, c'est même la boule au ventre que je me rends à l'école... [...]

Dans mon métier, il n'y a ni carnet de commandes à remplir, ni de contrat à signer, ni d'objectifs financiers à atteindre. Mon stress à moi, ce sont tous ces élèves à faire réussir, ces enfants que leurs parents et la société me confient. Si je n'atteins pas cet objectif-là en fin d'année, et je ne l'atteins malheureusement pas pour tous, certes ma paie reste inchangée (pour l'heure du moins), mais ma responsabilité me pèse. Je reste seul face à cette culpabilité. [...]

Sur l'un des quatre murs de ma classe, un affichage représente une flèche du temps. Celle-ci part du passé à gauche et pointe vers l'avenir à droite. Quelque part au milieu, un curseur symbolise le présent, ce moment éphémère dans le cours de l'Histoire. Mon curseur professionnel à moi désigne actuellement l'année 13. Je ne sais pas de quoi sera fait l'avenir.

Le curseur me rappelle qu'il est toujours l'heure de faire un choix. Il indique aussi que j'ai 36 ans. Que je me suis marié voilà douze ans avec celle qui est aujourd'hui la maman de mes deux fils.

Qu'à peine deux mois plus tard, je débutais comme professeur des écoles, faisant du même coup, sans le savoir, de l'Ecole ma maîtresse.

Sauf que ma femme, elle, avant d'avoir épousé un professeur des écoles, m'a épousé, moi. Elle et nos fils ont déjà trop supporté en mettant de côté leur jalousie. Sans trop rien dire, ils ont enduré la liaison dangereuse que j'entretiens avec cette maîtresse pas comme les autres. Parce qu'ils ont compris et accepté l'amour que je lui porte et parce qu'ils ont appris à se contenter du peu que je leur laisse. Mais jusqu'à quand ? [...]

Et pourtant comme je l'aime cette Ecole ! Et comme j'aime mon métier ! Mais un amour est malsain quand il est unilatéral. Donner sans rien recevoir en retour, cela va un temps, ma famille ne le sait que trop bien.